

L'ODÉON SOUS LA PLUME DE JULES VALLÈS

« L'Odéon, c'est notre club et notre asile ! on a l'air d'hommes de lettres à bouquiner par là, et on est en même temps à l'abri de la pluie. Nous y venons quand nous sommes las du silence ou de l'odeur de notre taudis !

Je me suis bien promené dans ces couloirs de pierre la valeur de quatre années pleines ; j'ai certainement fait, si l'on compte les pas, en allant et en revenant, au moins trois fois le tour du monde. On peut additionner, du reste.

Tous les matins, après déjeuner, une promenade ; tous les soirs, après l'heure du dîner, une autre, terrible, interminable !

Nous étions à peu près les seuls qui tenions si longtemps ; nous, et quelques personnages singuliers dont le plus important avait un habit noir, un lorgnon, des souliers percés et pas de bas. On l'appelait Quérard, je crois ; il était légitimiste, sa femme était blanchisseuse.

Ce légitimiste avait un petit groupe de bas percés comme lui – légitimistes aussi – qui venaient le trouver là, et qui faisaient les *incroyables*, et parlaient du Roy en pirouettant sur leurs bottes sans semelles – sur leur talon rouge de froid, l'hiver – noir l'été.

Cette idée d'être royalistes avec si peu de souliers et en habit boutonné par des ficelles, nous inspirait presque le respect ; mais leurs allures étaient souvent impertinentes. Ils avaient l'air de dire « Ces manants ! » en nous toisant. Les opinions, en tout cas, étaient bien tranchées.

L'Odéon appartenait à deux partis extrêmes : les henriquinistes, commandés par l'homme au lorgnon, dont la femme était blanchisseuse, – les républicains avancés dont je paraissais être le chef, à cause de ma grande barbe et de mes airs d'apôtre, – j'allais toujours tête nue.

Je suis tête nue ; il y a une raison pour cela.

J'ai depuis un temps infini un chapeau trop large cédé par un ami.

Avant, j'en avais un trop petit. J'étais obligé de le tenir à la main, derrière mon dos.

Cette pose me fait mal juger par les esprits étroits, par des gens qui ont des couvre-chefs faits sur mesure. On m'appelle poseur ! Je veux me donner l'air d'un penseur, montrer mon front, parce qu'il est large ! – « C'est un vaniteux ! »

Vaniteux ? – j’aimerais bien à mettre mon chapeau sur ma tête, moi aussi !

Mais il me couvre comme une cloche à plongeur quand il est trop large ou bien il m’oblige à marcher comme un équilibriste quand il est trop petit. J’ai froid souvent, avec la bise, et ça m’humilie d’avoir l’air d’un modèle qui pose pour les saints dans les tableaux religieux – les saints sont toujours tête nue –, ou d’un capucin qui a jeté le froc aux orties et s’est habillé en civil comme il a pu ! Je ne puis pas me couvrir. Il faudrait un grand événement, une circonstance imprévue, qu’il vînt une révolution, qu’il se formât une assemblée sous l’Odéon, que je fusse nommé président, qu’on fit du bruit et que je déclarasse la séance levée. Je n’y manquerais pas pour me reposer un peu ! Je ne suppose pas qu’il se présente d’ici à longtemps un pareil concours de circonstances et je continue mon chemin tête nue – comme les saints, les saints n’ont jamais de chapeau – ou comme un président éternellement en séance. Ma séance a duré quatre ans. Je l’ai tenue sous l’Odéon, par les rues, dans tout Paris ! Je n’ai pour me reposer sur la marge de la ville que le Champ de Mars au milieu duquel je vais pour me couvrir un moment. Je le puis, dans cette immensité, sans danger de passer pour un pêcheur de perles sous cloche...

J’ai quelquefois sauvé le grain du pauvre en apparaissant sur les bords d’un champ, couvert et la barbe au vent... Je faisais peur aux oiseaux et j’étais utile à l’agriculture. Sainte mission !

L’Odéon n’est pas seulement notre refuge contre l’intempérie des saisons – c’est notre cabinet de lecture, – les trois libraires qui sont là nous connaissent, causent avec nous.

On croit même qu’ils nous font une petite rente pour surveiller du coin de l’œil leur étalage.

« Ils ne sont pas là pour leur plaisir tout le temps, tout le temps vous pensez bien ! Ils sont envoyés par la préfecture et reçoivent la pièce des marchands pour voir si l’on vole des livres. »

Nous avons pu empêcher les voleurs de dévaliser les étalages – étant toujours là, toujours – et n’ayant pas une course isochrone, mais revenant quelquefois brusquement sur nos pas comme dans l’exercice à la baïonnette pour tourner le dos au vent, à la pluie, ou parce que nous avons le vertige à tourner toujours du même côté ! Si nous prenions des précautions, commandées par les règles de la rotation, ce fut toujours gratis. Mannequin contre les oiseaux, surveillant d’étalage, ma vie n’est donc pas inutile sous le ciel ! et je rends à mes contemporains au moins autant qu’ils me donnent puisqu’ils ne me donnent rien.

Nous avons notre droit de *feuilleter* acquis chez les libraires qui ne voient que nous.

On nous laisse glisser un œil de côté dans les livres nouveaux. Nous pouvons juger – en louchant – toute la littérature contemporaine. Il faut loucher pour couler le regard entre les pages non coupées.

Je dis que nous connaissons toute la littérature contemporaine ; nous ne connaissons que celle *coupée* ; nous n’en connaissons que la moitié à peu près. Il y en a bien la moitié qui n’est pas coupée.

Moi, j'ai beaucoup de peine – plus qu'un autre, à me tenir au courant des nouveautés, à cause de mon chapeau.

Je le mettais à terre d'abord, mais on croyait que j'allais chanter, et l'on se retirait désappointé en voyant que je ne chantais pas – j'avais l'air de promettre et de ne pas tenir.

J'ai dû renoncer à mettre mon chapeau à terre.

Je ne puis, on le voit, suivre les progrès de l'esprit nouveau comme ceux qui peuvent lire des deux mains, – aussi, s'il venait à quelqu'un l'idée de m'accuser d'ignorance, qu'il réfléchisse d'abord avant de me condamner ! J'aurais appris, moi aussi, et je saurais plus que je ne sais, si j'avais pu mettre mon chapeau sur ma tête pendant que je lisais, si je n'avais pas eu les mains liées !...

Avoir les mains liées !... Cela paralyse un homme dans la politique, les affaires ou sous l'Odéon !

Il y a eu un moment même où j'ai été incapable de rien apprendre, mais rien ! Mon éducation moderne arrêtée net ! – les bords de mon chapeau avaient fait leur temps... ils se coupaient près du tuyau, et c'eût été folie de continuer à le porter par là. Autant enlever un bol par les anses recollées avec de la salive.

Les bords pouvaient ne pas se détacher en n'y touchant pas, mais il fallait tenir alors le chapeau comme on tient un bas qu'on raccommode, le poing dedans, ou bien le fond sur la main – ce qui réduisait un membre à l'impuissance ! »

Jules VALLES, *Le Bachelier*, « Sous l'Odéon »